



L'écriture des sciences de l'homme : enjeux

Martyne Perrot, Martin de La Soudière

► To cite this version:

Martyne Perrot, Martin de La Soudière. L'écriture des sciences de l'homme : enjeux. Communication - Information, médias, théories, pratiques, 1994, 58 (L'écriture des sciences de l'homme), pp.5-21. halshs-00376627

HAL Id: halshs-00376627

<https://shs.hal.science/halshs-00376627>

Submitted on 18 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'écriture des sciences de l'homme : enjeux

Il n'existe pas d'espace protégé pour l'écriture.

Rabbin anonyme du xviii^e siècle

L'écriture est l'urgence du sens.

Daniel Vidal

La « fameuse » angoisse devant la page blanche touche aussi le chercheur. Trivialement, ce symptôme révèle l'intensité de son investissement dans son propre texte et l'acuité des enjeux inhérents à l'écriture des sciences humaines. Pourtant, régulièrement, obstinément, depuis cinq, dix ou vingt ans, il fait ses articles, rédige communications, rapports de recherche, livres ; il s'y met, s'y colle, il gratte. Rien n'y fait : écrire continue de l'intimider, voire, par bouffées, de l'inhiber. Dans cet exercice, plus explicitement et plus durablement que dans les autres moments et lieux de son travail (terrain, bibliothèque, séminaires, colloques), se joue effectivement son identité de scientifique (il est chercheur) en même temps que de spécialiste (sociologue, historien, ethnologue). L'intimide aussi l'association qu'il ne manque pas de faire — ne serait-ce que fugitivement et quoique abusivement —, du fait de l'homonymie des termes, entre écriture scientifique et écriture littéraire, la première s'exposant à être évaluée à l'aune de la seconde.

Aussi, comme nous en avons fait l'expérience¹, proposer à des collègues de réfléchir sur l'écriture — la leur, donc — suscite chez eux des réactions contrastées (indifférence, méfiance, étonnement ou au contraire enthousiasme) et ambivalentes (on se dit bien sûr concerné... mais ce n'est qu'en privé ou entre tout proches collègues, à la dérochée, ou de manière intermittente, qu'on aborde cette question). Questionner l'écriture, ne serait-ce pas un peu comme lever un lièvre ?

Au vu de la relative rareté de ce type de débat², un doute peut apparaître, une question : ne serait-ce pas là une affaire de spécialistes, ou encore un faux bon objet ? Tout au contraire. Et c'est précisément parce que l'écriture constitue un trop bon objet qu'elle dérange et fonctionne un peu à la manière d'un impensé, car elle révèle *simultanément*, en les mettant proprement en scène, trois fonctions essentielles de la recherche : faire progresser un savoir ; acquérir une reconnaissance et s'imposer dans un milieu professionnel ; se faire connaître d'un public plus large. Dans tout texte de recherche, même le plus court et le plus modeste, par l'utilisation d'une même rhétorique à des fins et avec des effets différents, ces finalités inter-réagissent et, en quelque sorte, « font » système. Cela contribue à complexifier la question de l'écriture, d'autant plus que chacun n'écrit pas pour les mêmes raisons et n'a pas toujours, d'un texte à l'autre, les mêmes raisons d'écrire (ni le même destinataire, ni la même ambition), loin de là.

Tout intérêt avoué pour l'écriture doit d'emblée faire face à plusieurs objections, souvent émises par le « milieu », dès lors que celle-ci devient l'objet même de l'interrogation.

Pèse d'abord sur elle le soupçon d'un certain « dandysme », voire d'une sorte d'« hypocondrie³ », qui affecterait ceux et celles qui s'en préoccupent. Elle n'a pas le caractère d'urgence et de nécessité que présentent d'autres thèmes. Concernant par exemple l'ethnologie, un intérêt trop exclusif pour son texte peut apparaître comme une manière de compenser le déficit en nouveaux objets, et constituer un terrain de substitution nous en apprenant plus sur son auteur que sur la culture étudiée (Augé, 1992).

Une autre objection courante, invoquant la priorité de la fonction cognitive des sciences humaines, renvoie et cantonne de ce fait la question de l'écriture au style, et par suite à l'esthétique. Les chercheurs n'étant pas des écrivains, autant laisser cette préoccupation à l'analyse littéraire. « Flaubert oui, mais pas Lowie [anthropologue américain] », ironise Clifford Geertz en caricaturant la position de ses détracteurs (Geertz, 1986). Enfin, la plus radicale de ces critiques, liée aux deux précédentes, souligne que, en s'intéressant à la forme, on risque de délaisser le fond.

Toutes ces raisons expliquent sans doute le silence, sinon la discrétion, des chercheurs sur ce thème. Pourtant, l'écriture est une question dérangeante où se mêlent arguments éthiques, esthétiques et scientifiques. Le parti a été pris ici d'analyser certains d'entre eux afin de révéler ce qui nous est apparu comme les principaux enjeux d'un métier qui s'exerce, se transmet et s'expose en majeure partie à travers l'écrit. Enjeux qui ont à voir aussi avec nos identités de chercheur, d'auteur et d'acteur

social. En supposant en effet, à l'instar de certains esprits critiques, que les sciences humaines ne soient finalement qu'un appareillage théorique organisant un ensemble de données, l'écriture ne serait alors au mieux, comme le rappelait Roland Barthes dans cette même revue, qu'« une mise en forme, une vague opération finale, rapidement menée grâce à quelques techniques d'expression apprises au lycée et dont la seule contrainte serait de se soumettre au code du genre (clarté, suppression des images, respect des lois du raisonnement) », et nous sombrerions à coup sûr dans « cette fiction qui veut que la recherche s'expose mais ne s'écrit pas » (Barthes, 1972).

On ne peut cependant pas ignorer que, pour l'historien des sciences sociales, cette question est ancienne et récurrente. Elle resurgit ces dernières années de façon plus insistante encore, élargie cette fois à la sociologie, qui jusque-là n'avait pas véritablement repris le débat. Des auteurs aussi différents que Jean-Claude Passeron en France⁴, Wolf Lepenies en Allemagne⁵ et Richard Brown aux États-Unis⁶ lui consacrent des ouvrages entiers ou de longs chapitres, pour ne citer que les parutions récentes. Les anthropologues (les premiers à s'en être véritablement souciés) examinent aujourd'hui ce que peut être une « position d'auteur », à la différence de la « position d'autorité autrefois revendiquée » (Jamin, 1985). Le courant « textualiste » américain (dont plusieurs représentants sont maintenant connus en France, comme Clifford Geertz⁷, James Clifford⁸ ou George Marcus⁹) a relancé la polémique de façon originale. Quant à l'histoire, ses « mots », ses « noms », son « écriture » ont été successivement questionnés par Michel de Certeau, Paul Veyne et Jacques Rancière, qui en ont d'ailleurs fait les titres de certains de leurs essais¹⁰.

Que les sciences de l'homme entretiennent avec l'écriture un rapport aussi complexe que décisif, que celle-ci ait à voir avec l'épistémologie et le contexte institutionnel de la recherche, rassemble tous ceux qui ont contribué à ce numéro comme autour d'une conviction. Cela ne signifie pas qu'il existe entre eux un consensus, mais une volonté partagée de mettre au jour enjeux et implications.

Écriture et identité des disciplines.

La question de l'écriture a partie liée avec l'histoire des sciences humaines et l'identité de chacune d'elles. Tenir compte du contexte historique, des conditions de production d'une discipline et de son institutionnalisation, est ici essentiel. Le travail de Wolf Lepenies en est une brillante illustration pour la *sociologie* (Lepenies, 1990). En restituant les luttes que se livrent les sciences, les lettres et la sociologie en quête de légitimité

mité, cet auteur s'intéresse à l'écriture en ce qu'elle indique une appartenance historique et culturelle¹¹. En assimilant la sociologie à une *troisième culture*, située selon lui entre sciences naturelles et littérature, il lui octroie de fait une position intermédiaire. Mais ce qui nous intéresse particulièrement ici est que cette position soit aussi occupée par le style. Ainsi rappelle-t-il avec insistance, tout au long de son ouvrage, qu'afin d'affirmer une identité de scientifique les grands sociologues classiques ont volontairement dédaigné leur culture littéraire. On apprend par exemple que Durkheim a délibérément employé un style dénué de séduction pour souligner de façon spectaculaire la « dimension cognitive de la sociologie » (Boudon, 1992). Max Weber aurait, quant à lui, signalé le danger d'une grave confusion, celle qui « prend la forme esthétique de la présentation, choisie dans l'intérêt de l'influence psychologique sur le lecteur » (Weber, 1968), pour la « structure d'une logique de la connaissance même » (Lepeynes, 1990). Ce point de vue eut pour conséquence une raideur de style, perçue par les lecteurs comme une garantie de scientificité.

Cette crainte, liée à une confusion possible des genres, traverse jusqu'à nos jours l'histoire de la sociologie. Ainsi s'aperçoit-on que, à l'instar des pères fondateurs, Pierre Bourdieu continue de mettre les chercheurs en garde contre ce qu'il nomme « le style facile, lisible, et les métaphores incontrôlées », « les effets pervers des mots dits ordinaires », et contre leur conséquence fâcheuse, à savoir la « réduction de l'individu construit à l'individu concret » (Bourdieu, 1987). « La réalité n'étant pas seulement complexe mais hiérarchisée, écrit-il, il faut donner l'idée de cette structure : si l'on veut tenir le monde dans toute sa complexité [...] il faut recourir à ces phrases lourdement articulées, que l'on doit pratiquement reconstruire comme les phrases latines [...] Je crois dangereuse la stratégie qui consiste à abandonner la rigueur du vocabulaire technique au profit d'un style lisible et facile » (*ibid.*).

Quelle est la vraie nature du danger évoqué ? Un affaiblissement de la portée heuristique ? Une perte de la valeur cognitive (ce que, ouvertement, argumentent les uns et les autres) ? Ou, plus vraisemblablement, une fragilisation de l'identité de la discipline rendue moins visible, plus opaque, parce que moins référée au discours dit scientifique ou technique ?

Si « le style fait l'homme », il semble qu'il « fasse » tout autant les sciences de l'homme, non parce qu'il en serait constitutif, mais parce que lui est dévolu un rôle de frontière¹². Ainsi, lorsque Pierre Bourdieu parle de la « puissance évocatrice du style de Gregory Bateson » ou « des vertus de la recherche littéraire qui constituent une des formes indépassables de l'accomplissement scientifique » (Bourdieu, 1984), de quoi s'agit-il, sinon justement de l'art de composer un texte ?

Comment, alors, concilier cette qualité littéraire avec la nécessité

d'« employer les mots de telle manière qu'ils ne disent pas autre chose que ce que l'on a voulu dire » (Bourdieu, 1987) ?

Si la question reste ouverte, c'est, semble-t-il, que l'opposition classique entre esthétique et connaissance d'une part, rhétorique et analyse d'autre part, a pour fonction essentielle de tracer des limites entre science et non-science. Ce que fonde institutionnellement cette opposition, c'est aussi, par voie de conséquence, l'autorité sociale de celui qui l'énonce.

Par l'écriture, en effet, chacun s'expose en même temps qu'il expose ; car, autant que l'objet, le style classe l'expert dans une discipline, lui apportant dans son milieu professionnel légitimation¹³, mais éventuellement discrédit, reconnaissance ou ignorance, l'intégrant donc ou au contraire l'excluant.

Effets de science et stratégies territoriales¹⁴ seraient donc les deux ressorts de l'écriture et du style par lesquels beaucoup de travaux en sciences humaines s'imposeraient. L'institution ne poussant pas à s'interroger sur le « pouvoir symbolique » et les « profits sociaux » que le chercheur peut retirer en pratiquant « cette scientificité à bon compte » (Bourdieu, 1984), l'écriture est alors davantage négociation instituante que production de savoir¹⁵.

René Lourau montre dans ce numéro que l'écriture ne peut, en effet, échapper au système de « référence institutionnelle ». Dans ce qu'il nomme précisément le « texte institutionnel » des sciences de l'homme, force est de constater que « les intertextes ancestraux manifestent la rémanence de l'institution universitaire européenne ». Ce qui explique, poursuit-il, « que les grands débats ne soient le plus souvent que des querelles intertextuelles¹⁶ ». L'écriture ne serait-elle alors qu'un « drapeau » (Veyne, 1978) marquant un territoire à l'intérieur duquel on ne trouve pas d'unité, qu'il s'agisse des problématiques ou des thématiques ?

Cette situation paradoxale, propre aux sciences sociales, tient à plusieurs facteurs, dont le plus déterminant est l'usage de la *langue naturelle*. Cela signifie qu'il n'existe pas pour la sociologie (comme pour ses disciplines cousines) d'« immunité conceptuelle¹⁷ » qui la garantirait des séductions externes exercées par les autres disciplines, mais aussi des modes littéraires... (Passeron, 1991). Cette absence de résistance tient à la situation épistémologique très particulière de cette « science », qui est dans l'impossibilité d'« énumérer intégralement ses décisions sémantiques constitutives » et, par ce fait même, est plus que les autres « vulnérable à tous les sémantismes flottants » (*ibid.*). On comprend mieux alors que cette fragilité théorique entraîne des phénomènes de « protectionnisme lexicologique qui vont de la proscription du jargon à la rupture radicale avec les pré-notions et les automatismes de la mondanité intellectuelle » (*ibid.*).

Guerre des mots et contrôle des frontières remplacent ainsi trop souvent les vrais débats épistémologiques. Tout colloque en apporte la confirmation.

L'objet de l'écriture.

Lorsque le souci d'ancrer et de baliser la discipline n'est plus la fonction prioritaire octroyée à l'écriture (la transformant ainsi en une « écriture de position », comme l'on dit de la guerre), et que l'objet est ce qui va solliciter la réflexion sur le texte, apparaissent d'autres enjeux.

Maîtriser la distance qui nous sépare de l'Autre en la restituant ou en la neutralisant : l'ethnologie a toujours été confrontée à ce problème de fond. Si le « terrain » est en ethnologie le lieu d'une expérience singulière, il est aussi et surtout celui d'un dialogue. Or cette dimension « dialogique » de l'ethnologie a connu des destins méthodologiques différents.

Le plus conventionnel et le plus connu fut sans doute celui de la tradition monographique, appartenant à ce que Mondher Kilani nomme ici l'ethnologie « réaliste », dont l'une des propriétés principales est justement de « donner à penser qu'il n'y a pas de rhétorique », et d'ignorer du même coup la valeur heuristique du dialogue.

Mais, dès le milieu des années 70, se sont manifestées dans l'anthropologie américaine la préoccupation d'un « retour au sujet de l'énonciation »¹⁸, une attention plus vive aux divers « contextes de négociation du savoir » et à la « réflexivité du chercheur » (Kilani, 1990). Dans ce foisonnement critique, on peut distinguer deux tendances. D'une part, l'ethnographie « discursive », qui prend en compte toutes les positions tenues par l'observateur dans les différentes situations discursives que ses interlocuteurs lui présentent¹⁹. D'autre part, le courant « textualiste », qui renvoie principalement aux recherches inaugurées par Clifford Geertz.

Dans les perspectives ouvertes par Paul Ricoeur (1986), c'est toute la culture qui est, selon Clifford Geertz, à considérer comme un texte, c'est-à-dire construite à travers des « représentations textuelles typiques ». Le rôle de l'ethnologue est dès lors de les déchiffrer (*construct a reading off*) (Geertz, 1983). La relation à l'Autre devient ainsi essentiellement un « rapport d'écriture », un « rapport au texte »²⁰. Cette hypothèse, dont la radicalité a quelque peu bousculé une certaine mouvance de l'ethnologie, en implique une autre, celle qui consiste à considérer l'ethnographe comme auteur, hypothèse qui se traduit d'une manière plus générale par la substitution progressive du « je » au « nous ». Certains s'en inquiètent²¹, percevant là une dérive possible et d'ailleurs effective — qui ferait de la subjectivité de l'ethnologue un « objet littéraire en soi », pou-

vant engendrer le risque de réduire « l'Autre à du Même, partout » (Toffin, 1990).

Cette question de la réflexivité du chercheur n'est pourtant pas une découverte récente de l'anthropologie. Georges Balandier nous rappelle que Michel Leiris a explicité de façon exemplaire, dans *L'Afrique fantôme*, « comment la subjectivité se trouvait engagée dans la recherche ». Si les pères fondateurs de la sociologie se sont efforcés de ne pas céder à la tentation littéraire, il n'en est pas de même de la première génération d'ethnologues français formés (ou actifs) sitôt après la Seconde Guerre mondiale, évoluant dans un milieu culturel effervescent où la philosophie nouvelle, l'art et la littérature se conjuguèrent. Rappelons qu'en fondant le Collège de sociologie en 1937, Georges Bataille, Roger Caillois et Michel Leiris avaient déjà inscrit la problématique anthropologique dans la mouvance du surréalisme²².

Cette étroite connivence avec la littérature est ce qui souvent dévoie la question de la *fiction*, en la réduisant à son sens le plus restrictif. Au sens de fabrication (*fingere* = *faire*), celle-ci est pourtant ce qui va devenir essentiel pour beaucoup, textualistes ou non, car c'est elle qui permet le dévoilement progressif du monde réel par le monde du texte. C'est à cette levée de sens que Pierre Sansot, lui aussi, la convoque, mais dans une perspective phénoménologique affirmée. La fiction, l'analogie, la métaphore, le récit sont conviés à la tâche, nous dit-il, car la « multiplication des images » est nécessaire à l'« ouverture de l'espace de la vie sociale et celui de l'imaginaire ».

Si, en ce sens, la fiction est stimulante, nous rappelle Mondher Kilani, cette « construction » doit cependant demeurer au service d'un projet herméneutique, sinon l'objet lui-même peut être « menacé de réification ». C'est précisément ce qui risque de pervertir une certaine anthropologie « hyper-textualiste » post-moderne (d'inspiration essentiellement nord-américaine). Cette vision de la culture, qualifiée avec humour de « palimpsestueuse » par Jean Jamin (1985), connaît une dérive actuelle aboutissant à la création d'objets parodiques, comme l'illustrent quelques thèmes récents. Ainsi en est-il, par exemple, du « football comme religion », ou de « Dallas comme exercice de la parenté ».

Que la métaphore — qui fait de la culture étudiée un texte — inspire aujourd'hui toute une génération d'ethnologues, y compris dans la constitution de nouveaux objets, ne doit pas non plus faire oublier à quel point la « théorie ethno-anthropologique déjà constituée » (et fortement légitimée) « relève d'une lecture métaphorique de son texte ». C'est de ce constat que part ici Francis Affergan, qui attire notre attention sur le fait que la notion de « terrain » est déjà une métaphore, et non des moindres.

L'ethnologue doit donc s'interroger, sans concession ni complaisance,

sur la rhétorique qu'il utilise, mais aussi sur la « poétique du savoir » engagée par et dans son écriture. A plus forte raison l'historien, privé, comme Jacques Rancière nous le rappelle dans son entretien, de toute possibilité de dialogue avec les « êtres parlants » à qui il arrive des événements. Outil majeur de l'écriture de l'histoire, le *récit*, nous dit-il, doit adopter des modèles narratifs novateurs, quand il s'agit par exemple de rendre compte des « paroles errantes », « illégitimes », des classes dites populaires. Lorsqu'il s'agit d'événements très anciens, comme ceux dont traite Jean Levi, la fiction est souvent plus propice au dévoilement de la vérité que la recherche de l'exactitude des faits. Cette tension entre recherche de vérité et respect de l'Autre n'est jamais aussi vive que lorsque le chercheur est acteur en même temps que témoin, et que le présent qu'il affronte et relate est celui de la guerre. Celle-ci dramatise alors la question — généralement posée de façon académique — de l'engagement et de la responsabilité du chercheur. Quel type de récit adopter dans un tel contexte, se demande Mirna Velcic-Canivez, qui puisse concilier situation d'urgence et exigence de vérité, alors que déjà s'installe le révisionnisme ?

Cela explique aussi, sans doute, que l'écriture inquiète. Elle constitue en ce sens un des risques du métier, contre lequel n'existe ni assurance ni mode d'emploi, exception faite de certains manuels²³, la plupart n'abordant cette question que furtivement, comme un hors-champ. Reste alors, pour chacun de nous, à inventer des bricolages « maison », à épouser les savoir-faire « école », à céder aux tentations mimétiques ou aux tics référentiels, aux précautions d'usage, aux effets de mode...

Écrire.

D'autres coulisses du métier, que révèle la question de l'écriture, interfèrent avec les enjeux précédemment évoqués. Comment le chercheur répond-il aux commandes ? A-t-il dans sa tête la « case lecteur », comme disait Christian Metz ? Quel statut donner à toutes les étapes de la rédaction définitive : l'écriture de terrain, les brouillons, l'exposé ?...

On entre là dans le maquis des situations réelles d'écriture, dans la multiplicité des motivations qui poussent à prendre la plume. Martin de la Soudière parle d'« écrivabilité » pour qualifier ce sentiment qu'un thème de recherche pourra, un jour, devenir texte. Cette alchimie complexe entre un terrain et une envie d'écrire peut parfois, à elle seule, déclencher la « prise d'écriture » et le choix d'un objet.

L'« horizon de lecture » ne préoccupe pas toujours les chercheurs outre mesure, une fois passée la commande, comme le constate Daniel Percheron. Lorsqu'il faut, de plus, « attraper le code » d'une revue, cela

peut ressembler à un défi. Certains le relèvent, sans trop d'états d'âme, d'autres ne savent ni ne veulent s'y plier. D'où le rôle souvent ingrat du secrétaire de rédaction.

La publication est aussi un phénomène essentiel à prendre en considération dans toute réflexion sur l'écriture des sciences humaines. D'elle dépendent la communication des résultats de la recherche dans le milieu, ainsi que la vulgarisation. Mais cette diffusion revêt ici des aspects particuliers. Le secteur de l'édition des sciences humaines apparaît en effet très éclaté, comme le constate Martine Chaudron. Faut-il le regretter ? Est-ce que toutes ces publications répondent à ce souci de « production intellectuelle dans une écriture » qui caractérise, pour celle-ci, un vrai livre ? C'est là une des questions abordées.

A propos des supports d'écriture enfin, il fallait faire un sort à ceux qui, en deçà de la publication, jouent un rôle fondamental dans la progression de la recherche. Ces écritures « intermédiaires », selon la formule de Pierre Achard (prise de notes, transcription d'entretiens, etc., qui sont déjà de l'écrit sans être pour autant le texte achevé), nourrissent et construisent l'objet. Pratiques discrètes, elles n'en constituent pas moins la trame du quotidien des chercheurs.

*

* *

Comme tout discours écrit, celui des sciences de l'homme est « porteur d'une histoire qui n'est déjà plus celle de son auteur²⁴ ». Ce qui revient à dire que, jouissant d'une autonomie sémantique, le « monde du texte » a le pouvoir exorbitant d'incarner le monde réel et de le trahir en même temps.

Mais s'il fallait retenir, un peu comme un sésame ou une clef de lecture, le trait qui permet de cerner le moins imparfaitement possible la spécificité de l'écriture des sciences humaines — si l'on pense que celle-ci peut, malgré tout, être avérée —, ce serait la pluralité des registres d'énonciation, ce que l'on nomme l'*intertextualité*²⁵. Écrire, c'est nouer avec un terrain, mais aussi des devanciers, des autorités, des pairs, un dialogue. C'est jouer avec du déjà-dit, du déjà-écrit. Mais, en même temps, nulle soumission : car, à partir d'eux et grâce à eux, comme on prend la parole, chaque chercheur prend lui aussi l'écriture, pour être lu à son tour — du moins il l'espère, et on ne peut que le lui souhaiter.

Martyne PERROT et Martin de la SOUDIERE
Centre national de la recherche scientifique

NOTES

1. D'abord dans un cours de méthodologie à l'EHESS dans les années 80, puis dans un séminaire organisé conjointement avec Jean Jamin au musée de l'Homme, puis à l'Iresco entre 1989 et 1992. Mentionnons aussi, à l'EHESS, autour de Manuela Vicente, Bernard Lécuyer et Jacqueline Feldman, un séminaire consacré depuis 1990 à l'éthique et l'épistémologie de la recherche, ainsi qu'au Collège de philosophie celui, impulsé par Francis Affergan : « Épistémologie de l'anthropologie ». Il en est d'autres.

2. Il faut cependant mentionner *L'Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, dirigé par A.J. Greimas et E. Landowski, Paris, Hachette, 1979, ainsi, bien sûr, que les travaux de Roland Barthes. Un peu plus tard, des sociologues (regroupés, ce n'est pas anodin, autour de spécialistes de la littérature) posent la question dans la revue *Information sur les sciences sociales*, vol. 18, n° 1, 1979. Puis, en 1985, sous la direction de Jean Jamin et Françoise Zonabend, paraît un recueil d'articles consacrés au « texte ethnographique » dans la revue *Études rurales*, n° 97-98. Tout récemment encore, plusieurs revues (référées en bibliographie) sont revenues, elles aussi, sur cette question.

Parallèlement se développent aujourd'hui des interrogations connexes sur le statut de l'écriture et de l'écrit dans la société, comme en témoignent par exemple un appel d'offres de la Mission du patrimoine ethnologique (ministère de la Culture), lancé en 1992 (« Écritures ordinaires, traces et façons de faire »), ainsi qu'un séminaire de l'Institut national de la recherche pédagogique.

3. Clifford Geertz, « Diapositives anthropologiques », *Communications*, n° 43, « Le croisement des cultures », 1986, p. 71-90. L'expression d'« hypocondrie » est employée ici par les détracteurs de Clifford Geertz pour qualifier de façon péjorative l'intérêt excessif porté à cette question de l'écriture par les tenants du « textualisme ».

4. Jean-Claude Passeron, *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, coll. « Essais », 1991. Tout un chapitre est consacré à l'écriture de la sociologie.

5. Wolf Lepenies, *Les Trois Cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990.

6. Richard Brown, *Clefs pour une poétique de la sociologie*, Arles, Actes Sud, 1989.

7. Clifford Geertz, *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard, 1983. Cf. aussi *Works and Lives. The Anthropologist as Author*, Stanford, Stanford University Press, 1988.

8. De James Clifford, cf. en particulier « De l'ethnographie comme fiction », Conrad et Malinowski, *Études rurales*, n° 97-98, janv.-juin 1985, p. 47-67.

9. James Clifford et George Marcus (eds), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986.

10. Voir notamment Michel de Certeau, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, coll. « La Bibliothèque des Histoires », 1984 (1^{re} éd. 1975), et *Histoire et Psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1986 ; Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, suivi de *Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Essais », 1978 ; Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « La Librairie du xx^e siècle », 1992.

11. On peut, à ce sujet, faire l'hypothèse que les traditions culturelles et académiques sont des marqueurs de style. Sans aller jusqu'à parler d'écritures italienne, allemande, française, anglo-saxonne, etc., des sciences humaines, il y a fort à penser que ces dernières n'échappent pas aux déterminations culturelles pesant, par ailleurs, sur l'organisation de la profession, sa hiérarchisation interne, les présupposés éthiques, philosophiques, etc., propres à chaque pays ou à chaque aire culturelle. Des collègues étrangers nous ont fait part d'ailleurs, à plusieurs reprises, de remarques allant dans ce sens (l'ethnologue italienne Clara Gallini, par exemple). Fonctionnant comme un impensé, les effets de ce type de variable sur notre écriture mériteraient d'être analysés, comme y invitent, après d'autres, Gérard Lenclud, « De l'ethnologie comme discipline », *Bulletin de la SEF* (Société d'ethnologie française), n° 6, 1993, et Jean-Yves Durand,

« La traduction : métaphore, objet, outil pour l'ethnologie en Europe ? », communication au colloque organisé par la Mission du patrimoine ethnologique (ministère de la Culture) à Tours du 8 au 11 décembre 1993.

12. A ce propos, on notera avec intérêt que la critique adressée à Wolf Lepenies par Raymond Boudon (1992) utilise à son tour l'argument du style pour situer le lieu du délit, à savoir les « considérations impressionnistes » opposées à la « dimension cognitive », aux « hypothèses robustes », lorsque sont évoqués les travaux des grands classiques (Durkheim, Weber).

13. Cette question de la légitimité (ou de la reconnaissance) que confère l'utilisation (ou l'emprunt) d'un type d'écriture est abordée par de nombreux autres auteurs, parmi lesquels (mentionnés plus loin en bibliographie) on peut citer Gérard Lenclud, Daniel Jacobi ou René Lourau. Lire aussi les pages décapantes que consacre, à propos de l'histoire, Michel de Certeau à la rhétorique de la « respectabilité universitaire », à la « stylistique de la pratique scientifique », aux diverses formes et modalités de l'exercice de l'autorité scientifique (*Histoire et Psychanalyse entre science et fiction*, op. cit., p. 51-86).

14. Pierre Bourdieu explique ainsi dans *Homo academicus* que « si l'histoire se montre si soucieuse de son écriture, c'est parce qu'elle occupe une position centrale entre les lettres et les sciences humaines, et que la géographie, elle, témoigne d'ambitions beaucoup plus modestes en la matière, reflétant l'humilité de sa place dans l'université. Quant à la sociologie, son hésitation permanente entre les deux rhétoriques les plus puissantes, à savoir la mathématique et la philosophie, trahit sa prétention à l'hégémonie » (Paris, Éd. de Minuit, 1984). Affirmations, nous semble-t-il, pertinentes, mais que l'on doit pour le moins nuancer en ce qui concerne la *géographie*, celle-ci ayant, en effet, connu de beaux jours dans le champ intellectuel français (et européen). Quant à son écriture spécifique, la grande tradition des monographies régionales a donné naissance à des textes dont la qualité littéraire fut reconnue et est aujourd'hui regrettée par certains géographes. Ce type d'écriture (« l'écriture géographique au sens le plus fort ») vise à rendre compte de l'« inscription des traces de l'action géographique des hommes, lignes, surfaces, volumes, les uns visibles (routes, champs...), d'autres non directement perceptibles (trames communales, frontières des États, flux de relations) » (Ph. et G. Pinchemel, *La Face de la Terre. Éléments de géographie*, Paris, Armand Colin, 1988, p. 16). Quant au célèbre géographe Paul Marres, dans sa thèse *Les Grands Causses* (Tours, Arrault, 1934), il affirmait : « La géographie, ça sert à décrire la Terre et les Hommes. » (Toutes ces informations nous ont été communiquées par Nicole Mathieu, géographe, directeur de recherche au CNRS.) Cf. aussi, à propos du style de Paul Vidal de La Blache, Marie-Claire Robic, « La stratégie épistémologique de la mixte : le dossier valdaisien », *Espaces-Temps*, n° 47-48, « La fabrique des sciences sociales », 1991, p. 53-66. Voir enfin Jean-Yves Durand, compte rendu des *Mots de la géographie - Dictionnaire critique* (R. Brunet, R. Ferras et H. Théry [eds], Paris, Reclus - La Documentation française, 1993), dans la revue *Terrain*, n° 22, 1994.

15. « Chaque discipline est comparable à un bocal..., nous dit Paul Veyne, une fois qu'on est dans un de ces bocaux il faut du génie pour en sortir ou innover [...], on croit habiter des frontières naturelles » (*Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. du Seuil, 1983). L'écriture serait, selon nous, une de ces « fausses frontières naturelles ».

16. Cette proposition rejoint à nouveau le jugement que porte Paul Veyne sur la sociologie : « La sociologie n'est pas une discipline qui aurait évolué, sa continuité n'existe que par son nom, qui établit un lien purement verbal entre des activités intellectuelles qui ont pour seul point commun de s'être établies en marge de disciplines traditionnelles » (P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, op. cit., p. 191).

17. Expression reprise de Jean-Claude Passeron, *Le Raisonnement sociologique*, op. cit., 2^e partie, p. 141 : « L'écriture sociologique, un contrôle des langues naturelles ».

18. Ce type de préoccupation est contemporain et rejoint celui de tout un courant de l'historiographie soucieux d'interroger à nouveau le « sujet du savoir », de fonder une épistémologie restaurant la « place du locuteur » dans les discours du savoir, battant ainsi en brèche l'idée de neutralité du chercheur et d'objectivité du savoir. Cf. Michel de Certeau, *Histoire et Psychanalyse entre science et fiction*, op. cit., p. 87-96.

19. Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la Mort, les Sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

20. Comme l'avait très bien analysé Jean Jamin en 1985 dans l'introduction au numéro d'*Études rurales* consacré au « texte ethnographique » : « Au modèle anthropologique qui avait fait les beaux jours de l'évolutionnisme, se substitue un modèle philologique et parfois phénoménologique. »

21. Cf. sur ce point Gérard Toffin, « Le degré zéro de l'ethnologie », *L'Homme*, 113, 1990, XXIX (3-4), p. 138-150. Cf. également, du même auteur, « Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, 111-112, juill.-déc. 1989, XXIX (3-4), p. 34-49.

22. De même, les revues telles que *Documents* (animée en 1929 par Georges Bataille, Michel Leiris, Marcel Griaule) ou *Minotaure* (créée en 1933, dirigée par A. Skira et E. Tériade) font figurer, dans leurs sommaires, l'ethnologie aux côtés de la poésie, de la psychanalyse et des arts plastiques.

23. Cf. par exemple Howard S. Becker, *Writing for Social Scientist : How to Start and Finish Your Thesis, Book or Article*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1986.

24. Paul Ricoeur, « Regards sur l'écriture », *La Naissance du texte*, Paris, José Corti, 1989, p. 214.

25. Sur ce point, voir tout particulièrement les travaux de Jacqueline Authier-Revuz et ceux d'Antoine Compagnon (cf. Choix bibliographique).

CHOIX BIBLIOGRAPHIQUE

Sont ici proposés les principaux travaux auxquels nous nous sommes nous-mêmes référés pour la préparation de ce numéro. Ils recoupent bien sûr les bibliographies accompagnant quelques-unes des contributions.

Le regroupement de ces références en deux sections distinctes n'a d'autre ambition que de différencier tendanciellement celles qui intéressent plutôt un champ disciplinaire de celles qui, dans une visée transdisciplinaire plus marquée, traitent plus spécifiquement des différents aspects ou questions liés à la problématique de l'écriture. Du fait de leur appartenance à ces deux entrées à la fois, certaines d'entre elles sont mentionnées deux fois (la seconde fois par le renvoi : « voir *supra* »).

I. DISCIPLINES

1. Sociologie.

BERTAUX, Daniel, 1979, « Écrire la sociologie », *Information sur les sciences sociales*, vol. 18, n° 1, p. 7-25.

BOUDON, Raymond, 1992, « Comment écrire l'histoire des sciences sociales », *Communications*, n° 54, p. 299-317.

BOURDIEU, Pierre, 1984, *Homo academicus*, Paris, Éd. de Minuit.

— 1987, *Choses dites*, Paris, Éd. de Minuit.

BROWN, Richard, 1989, *Clefs pour une poétique de la sociologie*, Arles, Actes Sud.

DESROZIÈRES, Alain, 1989, « L'opposition entre deux formes d'enquête : monographie et statistique », in L. Boltanski et L. Thévenot (eds), *Cahiers du CEE*, n° 33, « Justesse et justice dans le travail », PUF, p. 1-9.

Information sur les sciences sociales, vol. 18, n° 1, 1979 (articles de Jacques Leenhardt, Daniel Bertaux, Martine Burgos, Wolf Lepenies et Juan E. Corradi).

LEMEL, Yannick, 1984, « Le sociologue des pratiques du quotidien entre l'approche ethnographique et l'enquête statistique », *Économie et Statistique*, n° 168, p. 5-11.

LEPENIES, Wolf, 1990, *Les Trois Cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.

L'écriture des sciences de l'homme : enjeux

- PASSERON, Jean-Claude, 1991, *Le Raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan. (Lire la très bonne analyse critique de G. Lenclud dans *Études rurales*, n° 121-124, p. 225-263.)
- PERROT, Martine, et SOUDIERE, Martin de la, 1988, « Le masque ou la plume ? Les enjeux de l'écriture en sciences sociales », *Information sur les sciences sociales*, vol. 27, n° 3, p. 439-460.
- ROBIN, Régine, 1988, « De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture : le projet sociocritique », *Littérature*, n° 70, p. 99-109.
- VIDAL, Daniel, 1985, « La sociologie dans son écriture », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, cahier 1, Paris, Centre d'étude des mouvements sociaux (MSH), p. 34-47.
- WEBER, Max, 1968, *Le Savant et le Politique*, Paris, UGE, coll. « 10/18 ».

2. Ethnologie.

- ADAM, Jean-Michel, BOREL, Marie-Jeanne, CALAME, Claude, et KILANI, Mondher, 1990, *Le Discours anthropologique. Description, narration, savoir*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- AFFERGAN, Francis, 1987, *Exotisme et Altérité*, Paris, PUF.
- 1991, *Critiques anthropologiques*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- AUCÉ, Marc, 1992, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éd. du Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle ».
- BRUMBLE, David, 1993, *Les Autobiographies d'Indiens d'Amérique*, trad. Pascal Ferroli, Paris, PUF (lire le compte rendu de G. Balandier dans *Le Monde* du 26 nov. 1993).
- CLIFFORD, James, 1983, « De l'autorité en ethnographie », *L'Ethnographie*, 2, LXXIX.
- CLIFFORD, J., et MARCUS, G.E. (eds), 1986, *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- Études rurales*, n° 97-98, « Le texte ethnographique », 1985 (articles de Jean Jamin, Françoise Zonabend, Jacqueline Lindenfeld, James Clifford, Philippe Lejeune, Paul Rabinow).
- FAVRET-SAADA, Jeanne, 1977, *Les Mots, la Mort, les Sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard.
- GEERTZ, Clifford C., 1983, *Bali. Interprétation d'une culture*, Paris, Gallimard.
- 1986, « Diapositives anthropologiques », *Communications*, n° 43, « Le croisement des cultures », p. 71-90.
- JAMIN, Jean, 1985, « Le texte ethnographique. Argument », *Études rurales*, n° 97-98, p. 13-24.
- 1986, « Du ratage comme heuristique, ou l'autorité de l'ethnologie », *Études rurales*, n° 101-102, p. 337-341.
- KILANI, Mondher, 1990, « Les anthropologues et leur savoir : du terrain au texte », in Adam, Borel, Calame et Kilani, *Le Discours anthropologique*, Paris, Méridiens-Klincksieck, p. 71-109.
- LEIRIS, Michel, 1934, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard.
- 1992, *Journal 1922-1989*, édition établie et présentée par Jean Jamin, Paris, Gallimard.
- MARCUS, G., et CUSHMAN, D., 1982, « Ethnographies as Texts », *Annual Review of Anthropology*, 11, Houston (Texas), Rice University.
- TOFFIN, Gérard, 1990, « Le degré zéro de l'ethnologie », *L'Homme*, n° 113, p. 138-150.

3. Histoire.

- CERTEAU, Michel de, 1975, *L'Écriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard.
- 1986, *Histoire et Psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais » (en particulier chap. 4, « Histoire, science et fiction », et chap. 6, « Le "roman" psychanalytique, histoire et littérature »).
- GINZBURG, Carlo, 1980, « Signes, traces, pistes : racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, n° 6.
- RANCIÈRE, Jacques, 1992, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle ».
- VEYNE, Paul, 1978, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Essais ».

Martyne Perrot et Martin de la Soudière

4. Sciences du langage, linguistique, sémiologie.

- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, 1992, *Les Non-Coïncidences du dire et leur représentation méta-énonciative. Étude linguistique et discursive de la modalisation autonymique*, thèse d'État, université Paris VIII, à paraître chez Larousse (en particulier t. II, chap. 2, « Images de la non-coïncidence du discours à lui-même »).
- ARISTOTE, *La Poétique*, 1980, Paris, Éd. du Seuil.
- BARTHES, Roland, 1972a, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Essais ».
- 1972b, « Jeunes chercheurs », *Communications*, n° 19, p. 1-5.
- 1973, *Le Plaisir du texte*, Paris, Éd. du Seuil.
- Communications*, n° 19, « Le texte, de la théorie à la recherche », 1972.
- Écrit du Temps (L')*, 1, « Lire, écrire », Paris, Éd. de Minuit, 1982.
- Écrit du Temps (L')*, 3, « Écritures de l'autobiographie », Paris, Éd. de Minuit, 1983 (en particulier l'avant-propos de Patrice Loraux, « Je ne publierai pas d'anecdote, ou les vies parodiées »).
- Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, sous la dir. de A.J. Greimas et E. Landowski, Paris, Hachette, 1979 (voir en particulier « Introduction : les parcours du savoir », de A.J. Greimas et E. Landowski, p. 5-27).
- Naissance du texte (La)*, textes réunis par Louis Hay, Paris, José Corti, 1989.
- RICŒUR, Paul, 1986, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Éd. du Seuil (en particulier « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte », p. 183-211).

II. PROBLÉMATIQUES

1. Littérature et sciences humaines.

- BIDOU-ZACHARIASEN, Catherine, 1990, « Le "jet d'eau d'Hubert Robert", ou Proust analyste de la mobilité sociale », *Ethnologie française*, n° 1.
- CLÉMENT, Catherine, 1983, « Cartographie d'un genre littéraire », *Le Magazine littéraire*, n° 200, p. 55-58 (le rôle du style dans l'essor des sciences humaines dans les années 60).
- Débat (Le)*, n° 54, « Questions à la littérature », 1989.
- DIBIE, Pascal, 1985, *Les Découpeurs de mondes*, Paris, Grasset.
- DUBOIS, Jacques, et DURAND, Pascal, 1988, « Champ littéraire et classes de textes », *Littérature*, n° 70, p. 5-23.
- GIBBAL, Jean-Marie, 1986, « Ethnologie et littérature », *Dictionnaire des littératures*, Paris, Larousse, p. 536-538.
- GRIGNON, Claude, 1988, « Écriture littéraire et écriture sociologique : du roman de mœurs à la sociologie des goûts », *Littérature*, n° 70, p. 24-39.
- HOLLIER, Denis, 1979, *Le Collège de sociologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées ».
- Homme (L')*, n° 111-112, « Littérature et anthropologie », 1989.
- JAMIN, Jean, 1979, « Une initiation au réel. A propos de Segalen », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXVI, p. 125-139.
- LECOCQ, D., et LORY, J.-L. (eds), 1987, *Écrits d'ailleurs. Georges Bataille et les ethnologues*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme.
- LEPENIES, Wolf, 1990 (voir *supra*).
- PANOFF, Michel, 1993, *Les Frères ennemis. Roger Caillois et Claude Lévi-Strauss*, Paris, Payot (en particulier chap. 4, « Roger Caillois sociologue », chap. 5, « L'ethnologie-fiction », et chap. 10, « L'invention par le style »).
- PIVETEAU, Jean-Luc, 1991, « Imaginaire littéraire et territorialité », *Cahiers de l'Institut de géographie de Fribourg (Suisse)*, n° 8, p. 121-126 (sur l'écriture du paysage).
- RANCIÈRE, Jacques, 1992 (voir *supra*).
- ROBIN, Régine, 1988, « Structures mémorielles, littérature et biographie », communication au colloque « Biographie et cycle de vie », Marseille, CERCOM.

L'écriture des sciences de l'homme : enjeux

TOFFIN, Gérard, 1989, « Écriture romanesque et écriture de l'ethnologie », *L'Homme*, n° 111-112, p. 34-49.

2. La question de la fiction.

CERTEAU, Michel de, 1986 (voir *supra*).

Informations sociales, n° 20, « Fictions sociales », 1992 (articles de Jacques Barou, Pierre Sansot, Henri-Pierre Jeudy, Martyne Perrot...), édité par la Caisse nationale d'allocations familiales.

JOURDE, Pierre, 1991, *Géographies imaginaires*, Paris, José Corti (en particulier chap. 10, « L'Histoire imaginaire », et chap. 11, « Ethnologie imaginaire »).

LAMBELET, Daniel, 1989, « Les Indiens ne sont plus très loin (à propos d'ethnoroman) », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXXVII, p. 373-378.

TODOROV, Tzvetan, 1989, « Fictions et vérités », *L'Homme*, n° 111-112, p. 7-33.

VIDAL, Daniel, 1985, « De la fiction : anecdotes et catégories », *Décrire : un impératif? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, t. 1, Paris, EHESS, p. 145-165.

3. Écriture et institution.

BOURDIEU, Pierre, 1984 (voir *supra*).

HESLOT, Jeanne, 1980, « La formation des chercheurs à l'expression scientifique écrite », *Langage et Société*, supplément au n° 12, p. 35-40.

LENCLUD, Gérard, 1987, « Parler bois : à propos d'un ouvrage de Françoise Thom : *La Langue de bois*, Julliard, 1987 », *Études rurales*, n° 107-108, p. 257-268.

LÉVY-PIARROUX, Yveline, 1991, « Les notes donnent le ton », *Espaces-Temps. Les cahiers*, n° 47-48, « La fabrique des sciences sociales. Lectures d'une écriture », p. 21-33.

LOURAU, René, 1977, *Le Gai Savoir des sociologues*, Paris, UGE, coll. « 10/18 ».

— 1994, *Actes manqués de la recherche*, Paris, PUF.

VIALA, Alain, 1988, « Effets de champ et effets de prisme », *Littérature*, n° 70, p. 64-71 (approche institutionnelle du champ littéraire).

4. Le journal de recherche (recherches sur, et quelques exemples récents de journaux de recherche).

FAVRET-SAADA, Jeanne, et CONTRERAS, Josée, 1981, *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard.

FELLOUS, Michèle, 1988, *De l'état de fille à l'état de mère. Journal de travail*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

LOURAU, René, 1989, *Le Journal de recherche : matériaux pour une théorie de l'implication*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

PAILLARD, Bernard, 1994, *L'Épidémie. Carnet d'un sociologue*, Paris, Stock.

PERROT, Martyne, 1987, « La part maudite de l'ethnologue : le journal de terrain », Actes du colloque « Anthropologie sociale et ethnologie de la France », Paris, Centre d'ethnologie française, p. 77-82.

RABINOW, Paul, 1988, *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette.

SOUDIERE, Martin de la, 1991, « Le deuil de l'ethnologue : l'adieu au terrain », *Information sur les sciences sociales*, vol. 30, n° 2, p. 269-278.

WEBER, Florence, 1991, « L'enquête, la recherche et l'intime : ou pourquoi censurer son journal de terrain? », *Espaces-Temps*, n° 47-48, p. 71-81.

5. Citer.

- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, 1981, «Paroles tenues à distance», in Conein et al., *Matérialités discursives*, Lille, Presses universitaires de Lille, p. 127-142 (sur l'emploi du guillemet).
- 1982, «Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours», *DRLAV* (centre de recherche de l'université Paris VIII), n° 26, p. 91-151.
- 1984, «Hétérogénéité(s) énonciative(s)», *Langages*, n° 73, p. 98-111.
- 1992 et 1993, «Repères dans le champ du discours rapporté», *L'Information grammaticale*, n°s 55 et 56.
- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, et ROMEU, Lydia, 1984, «La place de l'autre dans un discours de falsification de l'histoire», *Mots*, n° 8, p. 53-70.
- COMPAGNON, Antoine, 1979, *La Seconde Main, ou le Travail de la citation*, Paris, Éd. du Seuil (phénoménologie, généalogie et sémiologie de la citation).
- GINZBURG, Carlo, 1989, «Montrer et citer. La vérité de l'histoire», *Le Débat*, n° 56, «Questions à la littérature II».

6. La description comme genre.

- ADAM, Jean-Michel, 1993, *La Description*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?».
- AGEE, James, et EVANS, Walter, 1972, *Louons maintenant les grands hommes. Alabama : trois familles de métayers en 1936*, Paris, Plon, coll. «Terre humaine».
- BOREL, Marie-Jeanne, 1990, «Le discours descriptif, le savoir et les signes», in Adam, Borel, Calame et Kilani, *Le Discours anthropologique*, Paris, Méridiens-Klincksieck, p. 21-69.
- BONNIN, Philippe, 1989, «Imaginations intérieures : la photographie d'intérieurs comme méthode», *Information sur les sciences sociales*, vol. 28, n° 1, p. 161-214.
- Décrire : un impératif? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, t. 1, Ackermann, Werner et al., Paris, EHESS, 1985.
- GEERTZ, Clifford, 1986 (voir *supra*).
- HAMON, Philippe, 1991, *La Description littéraire. De l'Antiquité à Roland Barthes : une anthologie*, Paris, Macula.
- PEREC, Georges, 1975, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, Christian Bourgois.
- SANSOT, Pierre, 1986, *Les Formes sensibles de la vie sociale*, Paris, PUF.

7. Nos pratiques : façons de faire, bricolages.

- BARTHES, Roland, 1970, «L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire», *Communications*, n° 16, p. 172-229.
- COMPAGNON, Antoine, 1979 (voir *supra*).
- Espaces-Temps. Les cahiers*, n° 47-48, «La fabrique des sciences sociales. Lectures d'une écriture», 1991.
- GENETTE, Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Éd. du Seuil.
- GOFFMAN, Erving, 1987, *Façons de parler*, Paris, Éd. de Minuit (en particulier chap. 4, «La conférence», p. 167-204).
- LANE, Philippe, 1991, «Seuils éditoriaux», *Espaces-Temps*, n° 47-48, p. 91-108.
- LÉVY-PIARROUX, Yveline, 1991 (voir *supra*).
- LE COADIC, Yves F., 1991, «Textes, paratextes et hypertextes en littérature scientifique et technique», *Information sur les sciences sociales*, vol. 30, n° 2, p. 279-285.
- MATHIS, Paul, 1992, *Instant d'écriture*, Marseille, Via Valeriano (réflexions d'un psychanalyste).
- PERCHERON, Daniel, 1991, «Notes du soir sur l'écriture de Barthes», *Chimères*, n° 13, p. 91-107.

L'écriture des sciences de l'homme : enjeux

- PIETTE, Albert, 1992, *Le Mode mineur de la réalité. Paradoxes et photographies en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Peeters.
- SANDRAS, Michel, 1972, « Le blanc, l'alinéa », *Communications*, n° 19, p. 105-114.

8. Apprentissages et transmission.

- AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, 1982, « La mise en scène de la communication dans des discours de vulgarisation scientifique », *Langue française*, n° 53, p. 34-47.
- BARRÉ DE MINAC, Christine, CROS, Françoise, et RUIZ, Jacqueline, 1993, *Les Collégiens et l'Écriture*, Paris, ESF éditeur/INRP.
- BEAUD, Michel, 1985, *L'Art de la thèse*, Paris, La Découverte.
- DURAND, Jean-Yves, à paraître, « La traduction : métaphore, objet, outil pour l'ethnologie en Europe ? », communication au colloque « Ethnologie et patrimoine en Europe » organisé par la Mission du patrimoine ethnologique (ministère de la Culture), Tours, 8-11 décembre 1993.
- Éducation permanente, n° 102, « Les adultes et l'écriture », 1991, sous la dir. de Rozenn Guibert et de Daniel Jacobi.
- GUIBERT, Rozenn, 1989, *Jeux énonciatifs, Enjeux évaluatifs. Le rapport au texte d'étudiants adultes préparant des diplômes de fin d'études*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- HESLOT, Jeanne, 1980 (voir *supra*).
- JACOBI, Daniel, 1983, « Diffusion, vulgarisation et popularisation des connaissances scientifiques », *Éducation permanente*, n° 68, p. 109-126.
- LINDENFELD, Jacqueline, 1985, « Transmettre le savoir ethnographique », *Études rurales*, n° 97-98, p. 39-46.

9. Écritures ordinaires.

- Anthropologie de l'écriture*, H. Boyer et R. Lafont (eds), Paris, Centre Georges-Pompidou (CCI), 1984.
- BARTHES, Roland, 1964, *Essais critiques*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Essais » (en particulier « Écrivains et écrivains », p. 147-154).
- Débat (Le), n° 62, « Façons d'écrire, façons de penser », 1990, p. 37-123 (articles de J. Botéro, B. Fraenkel, C. Herrenschmidt, J. Goody, etc.).
- DESBOIS, Evelyne, 1988, « L'observation au pied de la lettre : carnets et lettres, des matériaux pour l'enquête rétrospective sur le terrain », *Information sur les sciences sociales*, vol. 27, n° 3, p. 461-480 (à propos de la guerre 14-18).
- Écritures ordinaires, sous la dir. de Daniel Fabre, P.O.L. - Centre Georges-Pompidou, Bibliothèque publique d'information, 1993.
- Ethnologie française*, n° 3, t. 20, « Entre l'oral et l'écrit », 1990 (articles de Marc Soriano, Georges Mounin, Bernard Lahire, Clara Gallini, etc.).
- GOODY, Jack, 1979, *La Raison graphique*, Paris, Éd. de Minuit.
- LEJEUNE, Philippe, 1990, *Cher cahier. Témoignage sur le journal personnel*, Paris, Gallimard.

COMMUNICATIONS

est publié par	le Centre d'Études Transdisciplinaires. Sociologie. Anthropologie. Histoire (EHESS) Équipe de Recherche associée au CNRS
Direction	Nicole Lapierre, Edgar Morin
Comité	André Béjin, Claude Bremond, Violette Morin, François Récanati, Eliséo Véron, Georges Vigarello
Rédaction	André Burguière, Claude Fischler, Véronique Nahoum-Grappe, Bernard Paillard
Secrétariat de rédaction	Olivier Burgelin, Daniel Percheron
Documentation	Nicole Phelouzat-Perriquet Centre d'Études Transdisciplinaires (CETSAH) 14, rue Corvisart, 75013 Paris Tél. : 44 08 51 76
Administration	Éditions du Seuil, 27, rue Jacob, 75006 Paris Tél. : 40 46 50 50
Publication semestrielle	Le numéro, France et Étranger : 100 F Abonnement à 2 numéros, France : 185 F. Étranger : 215 F
Les règlements sont à faire	aux Éditions du Seuil, 27, rue Jacob, 75006 Paris par virement postal CCP 3.042-04 Paris (avec les trois volets), ou par chèque bancaire ou par mandat-lettre

Numéros disponibles

n° 4	Recherches sémiologiques
n° 15	L'analyse des images
n° 16	Recherches rhétoriques
n° 17	Les mythes de la publicité
n° 21	La télévision par câble
n° 22	La nature de la société
n° 23	Psychanalyse et cinéma
n° 24	La bande dessinée et son discours
n° 25	La notion de crise
n° 26	L'objet du droit
n° 27	Sémiotique de l'espace
n° 29	Image(s) et culture(s)
n° 30	La conversation
n° 31	La nourriture
n° 32	Les actes de discours
n° 33	Apprendre des médias
n° 34	Les ordres de la figuration
n° 35	Sexualités occidentales
n° 36	Roland Barthes
n° 37	Le continent gris. Vieillesse et vieillissement
n° 38	Énonciation et cinéma
n° 39	Les avatars d'un conte
n° 40	Grammaire générative et sémantique
n° 41	L'espace perdu et le temps retrouvé
n° 42	Le gigantesque
n° 43	Le croisement des cultures
n° 44	Dénatalité : l'antériorité française
n° 45	Éléments pour une théorie de la nation
n° 46	Parure, pudeur, étiquette
n° 47	Variations sur le thème. Pour une thématique
n° 48	Vidéo
n° 49	La mémoire et l'oubli
n° 50	L'argent
n° 51	Télévisions / mutations
n° 52	Rumeurs et légendes contemporaines
n° 53	Sémantique cognitive
n° 54	Les débuts des sciences de l'homme
n° 55	L'Est : les mythes et les restes
n° 56	Le gouvernement du corps
n° 57	Peurs

Les manuscrits ne sont pas retournés. Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les reprendre au bureau de la revue où ils restent à leur disposition pendant six mois. La revue n'est pas responsable des manuscrits égarés. Tous droits de reproduction et de traduction interdits pour tous pays.

L'écriture des sciences de l'homme

Martyne Perrot et Martin de la Soudière	
L'écriture des sciences de l'homme : enjeux	5
Georges Balandier	
L'effet d'écriture en anthropologie	23
Francis Affergan	
Textualisation et métaphorisation	31
Mondher Kilani	
Du terrain au texte	45
Pierre Sansot	
Le goût de l'écriture	61
Mirna Velcic-Canivez	
Vers une anthropologie de la guerre	69
Jean Levi	
Histoire, massacres, vérité, convenances	75
Jacques Rancière	
Histoire des mots, mots de l'histoire	87
Martin de la Soudière	
Écrire l'hiver	103
Daniel Percheron	
Le genre et le support	119
Martine Chaudron	
Éditer les sciences de l'homme	129
Pierre Achard	
L'écriture intermédiaire	149
René Lourau	
Traitement de texte	157



9 782020 222464

En couverture : Albert Dupont, *Voyage à travers les âges*, 1986.
Droits réservés.

ISBN 2.02.022246.9 / Imprimé en France 5.94

100 F